

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 47

Artikel: Les aboyeurs de la Bretagne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quelques jours déjà dans nos journaux. L'idée est heureuse et nous ne doutons pas qu'elle ne fasse son chemin. Plusieurs dons sont déjà parvenus dans les différents dépôts (*) et nous espérons en voir augmenter le nombre d'ici au 26 courant. Cependant il serait bon que les personnes qui ont l'intention de contribuer à cette œuvre s'empressassent d'envoyer leurs dons afin de faciliter la tâche du comité chargé d'organiser la vente des billets, ce qui ne peut guère se faire avant d'avoir recueilli la totalité des objets offerts.

Donnez pour la tombola, dirons nous à tout le monde, car il est bien peu de gens qui ne puissent y apporter leur obole.

A l'épicier nous dirons : Prenez deux grosses poignées de *Chéribon*, mettez le tout dans un cornet, ficellez et donnez pour la tombola.

A l'horloger : décrochez ce vieux *coucou* qui s'ennuie au fond de votre boutique, depuis quinze ans; et pour le faire prendre l'air et le soleil, envoyez-le faire un tour à Beau-Séjour.

Au charcutier : levez les bras au ciel et saisissez ce long saucisson de Boulogne, qui souffre et se plaint, serré dans les ficelles qui l'étreignent.

Et à tant d'autres industriels et commerçants, nous dirons : Regardez un instant au fond de vos magasins, dans vos dépôts, fouillez dans les tiroirs. Oh ! que de rossignols qui seront charmés de chanter pour la tombola !

Et vous, privilégiés de la fortune, faites le tour de vos somptueux appartements, explorez les marbres des cheminées, les corniches, les vieilles armoires où reposent tant d'objets de fantaisie auxquels vous ne faites plus attention et dont vos yeux sont fatigués. Transformez cet inutile superflu en dons généreux pour ceux qui souffrent et vous tendent la main.

Il est tant de choses qu'on peut donner ainsi « sans se gêner, » comme on dit, dont on n'est ni plus riche, ni plus pauvre le lendemain, et qui sont d'une incontestable utilité dans les œuvres de bienfaisance du genre de celle pour laquelle nous adressons cet appel.

L. M.

L'homo et lo lutzèrou.

Quemein pèr lè z'osi sant iu lè lutzèrou,
Soveint lè dzein d'esprit sant teniâi por dâi fou.
Sein lè tzertsi tant liein, po houei dévesein pirè
D'au premi que l'a de que noutra terra virè.
Por avâi iu tant bî et trovâ la vretâ,
Vo sèdè prau quemein l'è z'u persècutâ;
Quemein, quand dâi z'einfan la tropa l'insurtavè,
Dè pouaire dâi plhe grô, dein lè boû sè sauvavè.
Ci fou l'amavè mi vivre permi lè z'or
Que d'itre per lè dzein mautrètâ ti lè dzor,
On iâdzo, bin catsi dein la fonda d'on tsano,
Je desâi : M'an bailli lo cou dè pî dè l'âno;

(*) MM. Coffin, chapelier, place St-François.
Gussmann, magasin Juvet place du Pont.
L. Monnet, place St-Laurent.

** Lo lutzèrou ou lo lutzéran, le chat-huant.

Mâ ne m'ein dèdio pas : du que lo mond'è fé
Ia terra l'a veri, tant bein que vir' adé.
Mâ voudre bin savâi por quiè, dein mon velâdzo,
Lè dzein ein volhant tant à mon pouro vesâdzo.
Adan on lutzèrou que l'avâi cein oïu,
Epouâiri per lo bri, sô frou dè son boïu.
Ti lè z'osi dau bou, d'au mâitein et dâi ruvé,
Sè baillant ti lo mot : lè dzé, lè pia, lè tchuvé,
Lè corbè, lè quinson, tant qu'âi tserdinolet,
Vignant au lutzèrou djuî dè lau sublhet.
Quand bin lau z'a rein fé, ti contre li l'einradzan,
A lai fère dau mau per lau cri s'eincoradzan :
« Ci jèsuistre d'osi, quoui lo porràî amâ ?
» Lai faut crèva lè jè, tot vi lo faut plhoumâ.
Mâ l'homo dè dèso, asse bon que lè sâdzo,
Tâ binstou à botsi ci l'einfèrna tapâdzo,
Et pu au lutzèrou dèmanda seïn tardâ
Porquî ti lè z'osi lo veniant bregandâ.
— « La réson, ein dou mots ie vo la deri tota :
L'è que ie vâyo bî iô leu ne veyant gotta.

MORATEL.

Les aboyeurs de la Bretagne.

Si les faits n'étaient pas là pour le prouver, on aurait peine à croire que les superstitions aient encore d'aussi profondes racines dans certaines contrées. En pleine France, par exemple, on constate, sous l'influence des sentiments religieux, des faits tellement hors de raison, qu'on est presque tenté de les attribuer à la folie. La fête des aboyeurs, en Bretagne, en est un exemple.

Pour étayer leur superstition, les Bretons ont une légende qui se perd dans la nuit des temps.

Un jour, raconte-t-on, la Vierge descendit sur la terre; elle s'arrêta près d'une fontaine. Là se trouvaient trois lavandières qui se montrèrent à ce point malhonnêtes avec la sainte visiteuse qu'elles en arrivèrent à exciter un chien qui les accompagnait à mordre sa tunique.

Pour les punir, celle-ci les condamna, ainsi que tous leurs descendants, à aboyer chaque année, à pareil jour, et cela, depuis le lever de l'aurore jusqu'au moment où l'immersion forcée de la tête dans la fontaine mettrait fin à leur supplice.

Les laveuses eurent sans doute une nombreuse postérité, car les aboyeurs se comptent par milliers.

Au jour dit, dans un rayon de plusieurs lieues autour de Josselin, on voit s'acheminer à pied, par tous les bas chemins qui conduisent à la fontaine expiatoire, hommes, femmes, enfants et vieillards; tous aboyant à se tordre les mâchoires.

D'abord, les groupes sont isolés, puis la foule, en approchant du but, se fait de plus en plus compacte; alors les cris deviennent des hurlements; la meute humaine, au gosier éraillé, au visage convulsionné par la douleur et l'effort, ne pousse plus que des sons rauques. La scène est horrible; pas un geste, pas une plainte, pas un sourire même chez les spectateurs pour venir interrompre cette manifestation d'une troupe affolée par la superstition.

La contagion de l'aboiement gagne jusqu'aux en-

fants. Par contre, tous les chiens de la commune s'enfuient la queue basse, effrayés et sans voix.

Enfin, on est arrivé : deux vigoureux Bretons, placés sur les côtés de la fontaine, plongent chacun des aboyeurs, la tête la première, dans l'eau, et le charme est rompu. Tous y passent, jusqu'aux enfants à la mamelle.

Après l'opération, l'eau de la fontaine a perdu sa limpidité pour une quinzaine de jours.

Le second acte du drame se passe au cabaret : la soif est inextinguible pour ces gorges en feu ; les premiers débarrassés sont les premiers ivres, — ivresse singulière parce qu'elle est silencieuse : ils ont désappris la parole ; la langue est gonflée, les mâchoires sont agitées d'un tremblement convulsif, dernier vestige de l'effort aboyant, mais le contentement est sur tous les visages, l'épreuve est finie et la superstition repose jusqu'à son réveil de l'année suivante.

La fête des aboyeurs a lieu la veille de la Pentecôte. — Les voilà redevenus paysans calmes et laborieux durs à la fatigue : huit à dix mois de tranquillité, au moins. Puis, un triste jour, l'idée fautive reparait à la suite de ces veillées d'hiver, pleines de terreurs, lorsque les bergers racontent les histoires des fées et des Mary-Morgan (sirènes), lorsque, réunis devant un feu de genêts, à la lueur crépitante d'une chandelle de résine fixée dans la haute cheminée, les Bretons se serrent les uns contre les autres, et jettent des regards effarés vers la porte ébranlée par le vent, croyant qu'un poulpican curieux et malfaisant vient demander l'hospitalité. Les imaginations ont beau jeu.

La première, la femme prend peur ; elle descend des aboyeurs, pense-t-elle, et le jour de l'expiation approche ; par elle l'enfant et l'homme travaillés n'ont qu'une seule pensée : la tache originelle, — la malédiction de la Sainte-Vierge. — D'où viendra le secours et le soulagement contre l'épouvante qui gagne ? les amis, les parents n'ont de raisonnement que pour fortifier l'erreur. L'église, le prêtre ? Celle-là offre ses reliques pour la fête, celui-ci justifie par sa présence la foi dans l'implacable vengeance de la mère de Dieu.

Bientôt, chez ces pauvres d'esprit, l'exaltation cérébrale est arrivée à son comble : ils en parlent tout le jour, ils en rêvent la nuit. La folie est proche ; comme une épidémie, elle s'étend sur toute une population admirablement prédisposée à subir son influence.

Un premier aboiement se fait entendre : c'est le signal et la fête commence !

Elle vient d'avoir lieu en l'an de grâce 1868 !

(Paris-Magazine.)



La ville de Lutry, son Eglise, son Prieuré et la réformation dans cette ville.

FIN

Nous nous arrêterons ici, laissant à ceux qui viendront après nous le soin d'écrire l'histoire subséquente de notre Eglise et des crises qu'elle a traversées. On voit que, pour amener à bonne fin l'œuvre gigantesque de la réforme, il

ne suffisait pas à un gouvernement, qui se proposait de l'accomplir, d'avoir la force en mains, mais encore d'être animé lui-même de sentiments de foi et de piété vivante. Il nous en a laissé des monuments admirables. La confession de foi des Eglises helvétiques, les actes du Synode de Berne, la discipline ecclésiastique, nous montrent chez les premiers magistrats d'alors des hommes véritablement animés de l'esprit de Christ. Aujourd'hui, tous ces livres, grâce aux progrès dont on se vante tant, ne sont plus guère envisagés que comme de pieuses reliques. L'Eglise perd de jour en jour sa précieuse unité, parce que la notion même de l'Eglise n'est plus comprise. L'individualisme déborde de toutes parts. Il est maintenant à la mode. De là résulte que bon nombre d'hommes pieux et de croyants sincères, en voyant les nombreux partis qui fractionnent actuellement le protestantisme, en éprouvent de l'inquiétude et un secret malaise. Ils se demandent où l'on va et ce que finalement on deviendra, en continuant à marcher sur cette voie. Une Eglise, sans confession de foi, nous paraît être une fâcheuse anomalie ; c'est rompre ouvertement avec un glorieux passé. Les raisons que l'on a mises en avant pour abroger celle qui a été si longtemps en vigueur, et faite par des théologiens qui valaient bien ceux de nos jours, ces raisons, disons-nous, sont bien pauvres, bien misérables. On nous répond que les principes de notre foi sont renfermés dans la Bible. Mais tous les sectaires en disent autant ! On ajoute qu'ils sont spécialement consignés dans notre liturgie et dans le catéchisme. Mais alors, qu'est-ce qui empêche de les formuler dans un livre à part, de telle sorte que, si quelque homme se présente, étant complètement étranger à nos croyances et désirant en être instruit, on puisse lui dire : « les voilà ! » Quel mal y aurait-il à ce que, les présentant aux candidats au St-Ministère, on leur dise aussi : « Voilà le résumé succinct des enseignements et des doctrines que vous devrez annoncer à vos troupeaux ? » Mais, le vent ne soufflant plus de ce côté, nous nous bornons à en exprimer nos vifs et profonds regrets, que beaucoup d'hommes honorables partagent.

Tout en admirant et en louant le zèle des seigneurs de Berne à répandre chez leurs nouveaux sujets les lumières de l'Evangile, nous regrettons cependant qu'ils aient commencé par où il n'aurait pas fallu, en dépouillant les églises et en les rendant nues comme une grange. Cette fureur d'iconoclastes dont ils ont eux-mêmes donné l'exemple, est infiniment regrettable. Il ne leur suffisait pas d'enlever tant d'objets précieux, si longtemps vénérés ; il fallait encore les détruire, les brûler à l'instant même. Si ces objets étaient un obstacle aux lumières de la foi évangélique, ne pouvait-on pas en faire au château de Lausanne, ou ailleurs, un immense dépôt, qui eût été dans la suite un rare et précieux musée. A Zurich on n'en a pas agi ainsi, car on peut en voir de fort intéressants, déposés dans l'antique chapelle où se trouve la Bibliothèque cantonale. Au lieu de les enlever de suite, ce qui glaçait d'horreur et d'épouvante les populations témoins de ce vandalisme, n'aurait-on pas agi plus sagement en leur montrant, par la Parole de Dieu, le néant, le danger, la folie du culte qui leur était rendu ? Et puis, pourquoi tout enlever ? Là où se trouvait quelque bon et beau tableau représentant un sujet tiré de l'histoire sainte, pourquoi ne pas le laisser et enlever seulement des tableaux de prétendus saints ou de miracles apocryphes, ou de fausses légendes ? Pourquoi ne pas laisser subsister un autel bien simple portant un crucifix et la Bible ? Il aurait servi à y déposer les vases de la communion pour le service de la cène, et eût été bien plus digne que la table en sapin ou en molaissé qui le remplace de nos jours. Cet autel, prenant la place de l'ancien, eût conservé à nos Eglises un certain cachet religieux qui aide à la dévotion et au recueillement. Ne voit-on pas journellement les plus froids, les plus indifférents en religion, éprouver le besoin de se découvrir en entrant dans une église catholique et s'y comporter avec décence ? En est-il de même chez nous, alors que le peuple s'y assemble pour y prendre part aux élections ? Combien de fois notre front ne s'est-il pas couvert de honte et de douleur en voyant les scandales qui les ont souillées ? Pourquoi encore n'avoir pas laissé nos temples ouverts pendant le jour,